

Neverdays

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Pâle sang bleu
Roman à clefs

ALIZÉ MEURISSE

Neverdays

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2013

L'auteur adresse ses remerciements à Benjamin Hekimian.
© Éditions Allia, Paris, 2013.

YOUNG AND DUMB AND FULL OF CUM

“Chicks dig me, because I rarely wear any underwear and when I do it’s usually something unusual.” *Stripes*, 1981.

LA chance me sourit. Et la chance elle-même n’a pas un sourire aussi radieux que le mien. Ça a coûté un bras à mes parents. Mais ils ont plus de bras qu’un dieu hindou. L’ablation fut sans douleur. Vous avez sans doute été éblouis par la blancheur de cette dentition dans un spot publicitaire pour une marque de dentifrice ou, plus récemment, pour une voiture de luxe. Ma vie entière est une publicité pour une voiture silencieuse avec intérieur cuir: “Il a l’argent, il a le pouvoir, il a une Audi, il aura la femme.” Des caisses j’en ai plus d’une, et des femmes j’en ai des caisses. J’enfile les perles les unes à la suite des autres. À ce rythme-là, je pourrai bientôt fournir les vendeurs de colliers qui arpentent les plages du monde entier. Je les enchaîne, au radiateur parfois, quand je ne sais plus quoi faire pour m’exciter. Toutes ces belles plantes mangeuses de salade se laissent cueillir comme des fruits mûrs et, devant tant de facilité, tout semble fade. C’est à s’en éprendre de Sade. Il y a les comédiennes débutantes qui rêvent d’un coup de piston, au propre comme au figuré. Les belles anonymes, type serveuse ou caissière, qui espèrent un scénario à la *Pretty Woman*. Les lycéennes prêtes à tout et les vieilles qui ont soif de sang neuf. Toutes pareillement offertes, enrobées dans un beau paquet cadeau avec un gros nœud en bolduc. Les yeux humides d’amour. L’amour... autant dire “l’argent, le pouvoir et l’Audi”. Plus de 50 % des gens fantasment plus souvent sur l’argent que sur le sexe. Avoir des couilles en or et éjaculer des paillettes.

Je partage mon lit et l’affiche d’un blockbuster avec une actrice en vogue qui fait la couverture du magazine éponyme ; une affaire conclue à la suite d’un premier dîner galant, tous deux installés de part et d’autre d’une petite table ornée d’un bouquet de fleurs design et d’une bougie pour l’ambiance, réservée par nos agents respectifs. Les relations entre acteurs sont monnaie courante parce que “c’est en forgeant qu’on devient forgeron” et “joue au génie, tu le deviendras”. Ainsi, à force de faire semblant de tomber amoureux, on finit par tomber dans le panneau. Reste que ces idylles sont, pour la plupart, éphémères. Un film vous réunit, tous les suivants vous séparent, vous envoyant tourner chacun de votre côté. On se console comme on peut. On se prend au jeu. “Tout passe – tout casse – tout lasse”, et tout se remplace. Les acteurs sont bien placés pour le savoir. Personne n’est irremplaçable. Il faut être amoureux pour penser le contraire. Les histoires d’amour finissent toujours par une boîte de mouchoirs : un pour les larmes et tout le reste pour la branlette. Moi, les mouchoirs, c’est surtout quand je suis enrhumé. J’ai toujours été bien accompagné.

Une Rolex au poignet, une sex bomb au bras, une bouteille de Sipping Tequila à 250 dollars à la main, et la soirée ne fait que commencer. Mais je vous préviens, ceci n’est pas une histoire d’amour. Ni une série noire d’ailleurs. Vous n’y trouverez ni eau de rose, ni jus de viande. Il n’y aura pas de suspense. On sait tous comment ça se finit : ça se finit. FIN. Les pages imprimées laissent place à la 4^e de couverture cartonnée, et le livre fermé redevient une brique dans le mur, inerte.

Une brique dans le mur ou un pavé dans la mare, en fait, c’est du pareil au même ; des cercles concentriques qui s’élargissent puis c’est le retour au calme. Ce calme

plat qui succède à toute existence, si dissolue soit-elle, et la mienne ne fait pas exception à la règle. Ma vie, dont le parallélépipède rectangle est entre vos mains. Elle ne pèse pas bien lourd. Elle est au format de poche, mouchoir de poche. Mais rassurez-vous, pas besoin de mouchoir, je n'ai pas l'intention de faire pleurer dans les chaumières. Votre pitié, je me torche avec.

Je ne vous suis pas sympathique. Vous ne pouvez déjà pas me saquer, mais c'est uniquement parce que les caractères d'imprimerie n'ont ni mon charme légendaire ni mon torse musclé. Ce soir, donc, je vais faire voler mon dragon – et mon brushing – dans un club des beaux quartiers, privatisé à l'occasion de la soirée de lancement d'une nouvelle ligne de produits de beauté de luxe. Les Américains ont ceci de commun avec Samson et avec les Japonais qu'ils prêtent une grande importance à leur bien-être capillaire et dépensent de fortes sommes en shampoings, après-shampoings et masques. 2 % des coiffeurs américains ont déjà été poursuivis en justice pour avoir raté une coupe. Les jours peuvent d'ailleurs être classés en deux catégories : “good hair day” et “bad hair day”, qualité dont tout le reste découle. Les jours “avec” et les jours “sans”. Ironiquement, la première chose que je remarque en serrant la main du patron de la marque à l'honneur, c'est l'implantation linéaire de ses misérables cheveux, semblable à un petit potager bien soigné. Des implants, de toute évidence. Le pauvre. Il n'a pas l'air très gai, et il n'aurait jamais pu faire de hard rock. Si tu n'as pas une crinière qui envoie du pâté, c'est mort. Il n'aurait pas pu être écrivain non plus d'ailleurs, parce que eux, niveau brushing, en général, c'est du lourd. Donc je ne sais pas quel exutoire il peut bien trouver à l'air mélancolique qu'il se traîne... Et dire que ce type

vend des après-shampooings... et du maquillage. Les femmes n'y sont pas allées de main morte. Je remarque notamment une jeune fille qui porte un rouge à lèvres plus vermillon que les idées politiques de Karl Marx ; elle tient un petit chien qui montre ses petites dents, les lèvres retroussées comme une bonne femme liftée avec des pinces croco. On voit les gencives mauves et brillantes et fragiles comme des pustules. Un type s'approche d'elle et lui demande en anglais si elle est mannequin. Non, non. Mais vous devriez, vous avez le physique. Merci, c'est gentil. Non, je ne suis pas gentil, je suis professionnel. Venez au Brésil, je pourrais lancer votre carrière en Amérique du sud.

En France, il y a plus d'artistes recensés que de prostituées. C'est à cause des doubles casquettes. Je bois une coupe de champagne avec une demoiselle dont j'aurais du mal à évaluer l'âge et qui me raconte ses derniers ébats avant même de me donner son nom ; le genre de fille qui va à l'essentiel. Une jeune blogueuse aux cheveux teints arbore un tramp stamp qui dessine joliment au creux de ses reins la frontière ténue entre la grâce narcissique des petites filles et la séduction provocante des adolescentes. Il y a aussi de jeunes hommes type fleurs de piscines et des journalistes trentenaires qui portent du fond de teint pour leur ressembler. Pour des types comme eux, ce genre de soirée est une aubaine. L'open-bar réduit de beaucoup le budget drague et leur présence dans une soirée privée parmi les "people" leur donne, par procuration, un statut social enviable aux yeux de gamines qui ambitionnent d'être "hit girl", que leurs tenues vestimentaires soient analysées dans *Grazia*, leurs frasques érotico-romantiques commentées dans *Voici*. Combien de litres de démaquillant pour démasquer tout ce beau monde ?

Je croise des regards, on me connaît, on me reconnaît, on me sourit. Les filles sont toutes jolies. Mais un peu maigres pour certaines. Il faut se méfier avec les anorexiques et leurs bouches d'égouts. À force de se faire vomir ou simplement de ne pas s'alimenter, toute la tuyauterie a rouillé. Sans compter les bleus qu'elles te collent avec leur salière anatomique et leurs hanches saillantes. L'os de la hanche est plus solide que le ciment. Reste qu'en général, elles ne sont pas les dernières à craquer leur string. Les relations sexuelles brûlent 360 calories par heure.

J'en attrape une par le coude, la secoue un peu afin de l'extraire de la discussion qui l'absorbe, et lui demande d'aller me chercher un verre. Un peu offusquée de se faire ainsi bousculer, cela ne l'empêche pas de se fendre d'un large sourire brillant comme un croissant de lune lorsqu'elle lève les yeux vers moi – oui, c'est bien moi. Elle n'en croit pas sa chance et joue des coudes jusqu'au bar. Elle en oublie presque de rouler son petit cul. Il ne faut pas me faire attendre, il ne faut pas que je lui file entre les doigts. Elle me ramène une coupe. Elle n'a même pas pris la peine d'en demander une pour elle, et me regarde en avaler une large lampée. Elle attend, elle se touche le visage, les cheveux, le décolleté. Je lui dis qu'elle a une petite bouche. Elle me dit qu'elle veut se la faire refaire. Je souris. Je lui demande si elle sait bien s'en servir. Elle rit victorieusement et me propose d'aller "autre part" – mais je n'ai pas envie de l'emmener plus loin que les toilettes.

Je rentre en taxi avec mon officielle. Plus rien à voir avec la photo prise à notre entrée devant le mur estampillé du blason de la marque. Alcool, cigarettes, et le reste. À jeun. Je la sens à cran. Il va falloir que j'assure. Si je ne la fais pas crier, elle va me les casser, et ce sera

à la maquilleuse de rattraper les heures de sommeil dont j'aurai été privé.

Le truc, c'est que niveau cul, l'homme et la femme sont rarement synchro. Si l'homme s'abandonne, bah voilà, ça fait pfft en deux minutes trente. Si, par contre, il se retient en essayant de penser à un max de trucs débiles, voire dégueu', on l'accuse d'être froidement technique. Et si tu mets trop de temps à jouir, elle va s'imaginer qu'elle te plaît pas tant que ça ; y a rien à faire : pile, tu perds – face, je gagne. T'es jugé selon les standards féminins, et surtout ne t'avise pas de critiquer la nana qui met vingt minutes à jouir. C'est l'erreur fatale, l'aveu de faiblesse pur et simple. Tu passes d'office pour un mauvais coup autoproclamé.

A DAY IN THE LIFE

“Now anybody who knows Dre
Knows I’m about fast cars and alize, partying all day
But I handle my business ’cause it’s work before play.”

Dr. Dre

LA pandiculation, c’est quand on s’étire pour se réveiller. Je fume une clope à la fenêtre. Il me reste encore deux cartouches dans le placard de la cuisine – *duty free*. Je ne me rappelle plus de la dernière fois que je suis sorti acheter un paquet au tabac du coin. Je ne me rappelle même plus de la gueule du buraliste. Le tabac a peut-être été remplacé par une trattoria ou une boutique de sapes depuis le temps. Je me douche et m’habille avant de me rendre sur le lieu de tournage où l’on m’apportera un *skinny latte* au maquillage, tellement bouillant qu’il n’aura pas refroidi avant la fin de la première prise. Je rature le gobelet au marqueur. ~~STARFUCKS~~ ~~COFFEE~~. T’es de mauvaise humeur ce matin, t’as bouffé du lion ?

Les lions peuvent s’accoupler jusqu’à cinquante fois par jour, ça fait rêver. On me met des mouchoirs en tissu dans le col façon fraise pour éviter les traces de fond de teint. Les femmes clignent des yeux près de deux fois plus que les hommes, et si elles ouvrent la bouche quand elles se mettent du mascara, c’est pour empêcher leurs paupières de battre de l’aile. Dans sa vie, une femme avalera en moyenne 3 kg de rouge à lèvres.

Les assistants discutent :

– Hier soir j’ai maté *Phantom of the Paradise* de Brian de Palma.

– Alors, t’as aimé ?

– Ouais, sauf que je l’ai téléchargé et, à certains moments, l’image était buggée en mode gros pixels carrés de toutes les couleurs. On aurait dit le clip de Kanye West, *Welcome to Heartbreak*... mais la bande-son était nickel, donc j’ai regardé jusqu’au bout quand même.

– Et tu ne l’as pas trouvée ringarde la meuf là, quand elle danse? Elle s’appelle comment au fait? Phoenix, c’est ça? Moi, quand elle danse, ça me met mal à l’aise.

– Bah j’ai pas bien vu du coup... hehe ouais elle s’appelle Phoenix. Et le mec, avec son casque et ses synths, on dirait un Daft Punk. C’est un peu le film culte de la *French touch*. Je suis sûr que ça les a inspirés!

– Et y a un morceau de Justice qui s’appelle *Phantom*!

La beauté est dans l’œil de celui qui voit. La beauté comme réaction du sujet et non pas intrinsèque à l’objet... modifier le regard ou l’apparence... c’est là qu’interviennent les cosmétiques, la chirurgie esthétique et les maquilleuses... Se maquiller, c’est un peu mentir. Mon grand-père disait: “Mentir, c’est parler contre sa pensée avec l’intention de tromper.” L’intention de tromper, c’est ça le maquillage: un leurre. En anglais on dit *deception*. Tromper... et décevoir, oui, c’est souvent le cas le lendemain matin, dans la cruelle lumière du jour qui se réverbère sur les oreillers blancs. Une maquilleuse discute avec le second rôle féminin:

– Moi je suis d’avis qu’une bonne coupe de cheveux ça rend HEU-REUSE. Si la question c’est: faut-il sacrifier sa féminité à ses idéaux politiques, moi je dis: non, non et NON. J’aimerais bien que ce soit possible, mais vu comment on est affectées par les apparences autant se faire du bien de temps en temps... Faut pas boudier son plaisir.

– J’ai lu une interview d’une chanteuse qui disait: “Je ne sors jamais sans me maquiller. Je trouve que c’est une

question de respect. Une fille qui sort sans se maquiller c'est comme un homme qui sort mal rasé." Mais beaucoup d'hommes sortent "mal rasés" et les barbes de trois jours ont plutôt la cote... Pas mal d'hommes ont même carrément la barbe. Quand tu sors sans te maquiller, on voit tes cernes, tu es à nu, moins belle. Tandis qu'un homme qui sort sans se raser n'est pas forcément moins bien et, en plus, il est moins à nu. Il a une petite protection. Une fille, elle, sort la peau la première, sans masque, vulnérable.

– Et le seul membre du groupe des zz Top ne portant pas la barbe s'appelle Beard...

– Non mais sérieux, les hommes se plaignent de "devoir" se raser, mais c'est plus une question de "bonne présentation". La barbe de trois jours, c'est peut-être un handicap lors d'un entretien d'embauche, mais c'est considéré comme sexy.

– C'est clair!! Un homme qui se laisse aller à ne pas se raser ne peut pas connaître la honte qu'une femme doit surmonter pour assumer une aisselle ou une jambe velue... Enfin quand même, moi je trouve qu'un homme avec de la barbe, ça peut être beau, alors que chez une fille, des jambes poilues, je trouve ça vraiment vilain.

– Mais tu dis ça parce que t'es complètement victime de la société! Objectivement rien ne pousse à dire que les poils sur les jambes des filles, c'est horrible, alors que les poils sur les joues des hommes, c'est beau. À part des conventions sociales. Qui, certes, sont inscrites en nous maintenant... C'est une manière de policer le corps des femmes! de les maintenir dans une position de honte par rapport à leur corps et de diminuer ainsi leur puissance d'agir. On est coincées dans le perpétuel recommencement de l'humiliation de l'épilation. On nous habitue

à voir l'homme comme un adulte qui exhibe fièrement ses poils et sa virilité tandis que les femmes doivent rester éternellement mineures. Elles doivent rester prépubères. On cultive notre dégoût pour la femme adulte, poilue, réglée. La femme-enfant, oui; la femme adulte, non. Tout ça c'est un conditionnement social. D'ailleurs, il me semble me rappeler que dans *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Jean de Léry raconte que les Tupis, hommes et femmes, s'épilent sans discernement... En tout cas, je suis sûre d'avoir entendu parler d'une tribu qui s'épilait tout, se brûlait, même les cils.

– Hahaha ouais comme la Joconde quoi!... Bah chez nous aussi y a des hommes qui s'épilent. Regarde les pubs pour les slips! t'as vu un poil qui dépasse toi?

– Mais ça s'adresse à un public gay ça! Y a que les mannequins qui sont lisses comme ça. Les mecs qu'on croise dans la rue, ils sont tous poilus! Et si y en a un qui s'épile il se fait traiter de tapette!

Personnellement, je ne suis pas particulièrement velu mais je me suis fait épiler le torse au laser l'année dernière. Je fréquente les salles de gym et mon book ressemble à s'y méprendre à une collection de publicités pour des sous-vêtements. Si un type me traite de pédé, je me dis que c'est de la jalousie! limite de la projection tellement il aimerait s'envoyer mon petit cul musclé! Et les femmes me reluquent comme une pâtisserie luxueuse et poudrée à la Marie-Antoinette. Et puis, de toute façon, les femmes sont plus indulgentes. Elles attendent avant tout de la délicatesse, de la galanterie. Pour les hommes, tout ce qui compte c'est une paire de seins et une paire de fesses, et, avec ça, une paire de neurones suffit amplement! Qu'est-ce que ça peut foutre qu'elle n'ait pas

l'électricité à tous les étages ! La majeure partie du temps, le mâle de la mante religieuse ne peut pas s'accoupler pendant que sa tête est attachée à son corps. La femelle initie le sexe en arrachant la tête du mâle...

La jeune script n'a pas mis de soutien-gorge. Elle a froid sous son pull, j'ai chaud dans mon jean, ça pointe de tous les côtés. Je lui propose d'aller boire un café.

Le black qui joue mon meilleur ami dans le film en profite pour me taquiner :

– Alors tu t'attaques au petit personnel maintenant ? T'as baisé tout Hollywood, t'es en galère de chair fraîche ?

À la fin de la journée, je croise le regard de la script. Je l'attends, mais elle semble en douter. Gênée, elle se dit que j'ai dû oublier ou que je déconnais. Des photographes de canards – toutes eaux confondues – font le pied de grue dehors. Je demande à mon chauffeur de partir avec la voiture. Les vitres sont teintées, les paparazzi lui collent au cul comme une nichée de petits canetons en file indienne derrière leur mère. C'est tellement facile que je croirais presque au miracle. Je regarde la fille, ses joues légèrement rosies... par le froid (il faut rendre à César ce qui est à César, je ne voudrais pas paraître trop présomptueux). Je la trouve décidément très charmante. Je ne connais pas le quartier, mais n'importe quel bar fera l'affaire. À l'entrée du lieu élu, un panneau dit : "Les lesbiennes sont lesbienvenues" le tout orné de deux licornes qui se font un petit frottifrotta de cornes sous un arc-en-ciel scintillant. C'est très accueillant. Franchement, ça donne envie de douter de sa sexualité. On ne pousse pas plus loin. Il y a là une petite table basse agrémentée de deux fauteuils en cuir

dépareillés, de ceux que l'on trouve sur un coin de trottoir et qu'on revend une blinde au premier bobo qui se pointe la gueule enfarinée en écoutant des groupes méconnus dans son gros casque.

Elle regarde la carte en la tenant bien haut devant son visage, style paravent. De l'autre côté de la vitre, aux abords d'une supérette d'où sortent quelques célibataires venus faire leurs courses d'appoint après le boulot – une boîte de chocolats à s'enfiler en dessert devant la téléchose – un clochard pioche dans une poubelle. Il paraît que le patron de Carrefour demande que l'on arrose de Javel la bouffe périmée jetée dans les grandes bennes à ordures, pour pas que les clodos s'imaginent que c'est open-bar... Bleach. À Seattle dans les années 90, on filait de la Javel gratos aux toxicos pour laver leurs seringues. "Bleach your works." Ça a inspiré Kurt Cobain.

Et Courtney Love se décolorait les cheveux avec cette pisse de chat industrielle, ce qui semble également être le cas de la fille qui vient prendre notre commande. Une bière pour moi. La script marque encore un moment d'hésitation, tourne et retourne la carte qu'elle a pourtant eu amplement le temps d'examiner sous toutes les coutures et finit par demander un Coca light. C'est le moment des confidences.

– Tu ne m'as jamais vu à la télé??!

– Non...

– Je me suis donné tout ce mal à faire de la promo sur les plateaux de talk-show pour m'entendre dire ça?!

Je sors de mon costume d'homme d'action qui exécute des roulades devant un écran vert. Je suis un type doux, qui porte des pulls en mohair bleu ciel et qui a besoin de s'entendre dire qu'on l'apprécie. Elle me parle du second rôle masculin. Je monte au créneau pour la tester :

– Ouais, il est sympa, beaucoup d’humour, mais ce n’est pas un grand acteur. Les blacks sont parfaits pour ce genre de second rôle, fournisseur officiel de “comic relief”, mais bon... Shakespeare ne jouait pas du tam-tam avec un os dans l’nez!

Ouuuuh ça vole bas! Je me suis surpassé! Elle rigole. Échec. Elle n’est pas encore arrivée, celle qui me mettra le nez dans mon caca... Ça ne passerait jamais dans la bouche d’un autre ça, j’en suis sûr.

Je suis déçu. Je n’arrive même plus à m’intéresser aux aréoles de ses seins qui affleurent sous les mailles de son fin pull en laine de Mérinos. Je termine ma deuxième bière et fais signe à la serveuse de remettre ça. Elle passe derrière le bar pour actionner les mamelles à pression, Amstel, Heineken, Kro, etc. Je me tourne vers la script qui vérifie ses cheveux dans la vitrine et me sourit toujours. Ce sourire de bonne élève achève de me déprimer, alors je tente le tout pour le tout. Je me penche vers elle et lui murmure d’un air entendu :

– Elle est jolie la serveuse, tu ne trouves pas?

Son sourire chancelle, probablement de peur de se voir supplantée par une autre, mais elle se ressaisit immédiatement, et je lui lance un clin d’œil pour l’encourager.

– Si... si si, elle est très belle. J’aime bien ses tatouages... les piercings c’est pas mon truc mais ça lui va bien...

La serveuse en question revient avec ma bière. Je lui saisis le poignet, l’attire un peu vers moi et lui souffle une proposition “malhonnête” à l’oreille. La script lui sourit, immuable. Elle hésite, alors je resserre mon emprise autour de son poignet et cherche à m’insinuer plus profond dans ses yeux. La barrière tombe. Nous montons tous les trois dans un taxi. La script est un peu tendue, probablement déçue de la tournure que prend ce qu’elle

imaginait comme une soirée “romantique”. Je l’embrasse la première. Elle résiste un peu mais je glisse une main entre ses cuisses jusqu’à ce qu’elle lâche un petit gémissement. Alors je m’attaque à l’autre.

Les filles ne me disent jamais non. Ni à la drogue, ni au machisme de base, ni aux remarques racistes, ni au sexe le premier soir, sans capote, filmé, à plusieurs. Elles rigolent aux blagues pas drôles, simulent quand je les baise mal, avalent, et me laissent leur numéro.

Une de perdue, dix mille de retrouvées. Mais, au fond, je ne sais pas si j’y trouve mon compte. Pour elles, au moins, ça fait un truc à raconter aux copines, une soirée “magique” à se frotter aux paillettes de la célébrité en espérant que ça colle un peu. Mais cette frénésie de chattes, c’est de l’impuissance masquée. C’est se stimuler par le changement perpétuel. Romain Gary a raison quand il dit que “le vrai ‘grand amant’ c’est le monsieur qui fait l’amour avec la même femme depuis trente ans”. Avant, les filles, elles ne baisaient pas comme ça. Déjà, elles avaient peur de se faire engrosser et de se retrouver “fille-mère” avec tout ce que l’expression peut avoir de dégueulassement incestueux, et en plus, même quand on leur passait la bague au doigt, le sexe restait le seul truc qu’elles pouvaient maîtriser un peu, monnayer un peu. Alors les femmes indépendantes et actives, c’est tout bénéf’ pour nous les gars : elles veulent niquer ! Elles veulent niquer où elles veulent, quand elles veulent, et on est trop heureux de pouvoir leur rendre service ! Mais faut quand même faire gaffe à vérifier le millésime quand tu ne peux pas sortir de chez toi sans te faire dévorer par une horde de collégiennes en chien qui vendraient père et mère pour que tu leur fasses sauter l’étui fraîcheur. Des gamines qui sucent probablement encore leur pouce. *Failbait alert.*

Moi je pense que les hommes vont apprendre à vivre dans l'univers virtuel, immergés dans Internet. Comme le gros lézard est sorti de l'eau. Déjà, à la sortie du lycée, les gamines textotent plus vite que la musique, comme si leurs pouces avaient évolué. Après l'apparition du pouce opposable (préhensile), c'est encore le pouce qui marque l'évolution humaine. Thumbs up!

Avant, les livres, il fallait les couper, maintenant ils n'ont plus d'hymen, tout comme certains mômes naissent sans dents de sagesse.